Document généré le 19 avr. 2024 02:45

24 images

L'image signe
Chasse au Godard d'Abbittibbi d'Éric Morin

Gérard Grugeau

Numéro 165, décembre 2013, janvier 2014

Les 50 ans de l'art vidéo

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70865ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2013). Compte rendu de [L'image signe / *Chasse au Godard d'Abbittibbi* d'Éric Morin]. *24 images*, (165), 57–57.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'image signe

par Gérard Grugeau

À l'occasion d'un dossier sur l'objet au cinéma (*24 images* n° 123, 2007), nous nous demandions ce qui s'était perdu entre une même affiche de Mao entrevue dans ***La mort d'un bûcheron*** (1973) de Gilles Carle et celle présente dans ***Maelström*** (2000) de Denis Villeneuve. D'objet de contestation vivante, porteur des aspirations d'un peuple en révolte, nous étions passés à l'objet signe vidé de sa puissance subversive et se donnant en spectacle. C'est un peu ce que l'on ressent aujourd'hui face à ***Chasse au Godard d'Abbittibbi*** qui ramène dans l'actualité le fantôme d'un Jean-Luc Godard en visite à Rouyn-Noranda à la fin des années 1960 pour y révolutionner la télévision populaire. Le problème majeur ici est que, de par son sujet même, le film d'Éric Morin appelle tout un hors champ d'images autrement plus incarnées et « justes », pour reprendre le célèbre aphorisme godardien. On songe, bien sûr, aux films colorés de Gilles Carle, originaire de la région, aux œuvres résolument libres de Godard lui-même, associées alors au cinéma contemporain d'avant-garde, et au court métrage de Julie Perron, ***Mai en décembre*** (2000), qui relate avec force archives et témoignages (notamment, Pierre Harel, André Dudemaine) ce passage éclair de l'homme aux lunettes noires. Tout ce hors champ, auquel pourrait s'ajouter ***Je me souviens*** (2009) d'André Forcier, pèse sur le film comme un lourd Surmoi qui rend plutôt vain cet exercice ancré dans une réalité trop souvent absente à elle-même.

L'entreprise d'Éric Morin avait pourtant de quoi séduire, puisqu'il s'agissait de traduire en une fiction fantaisiste cet épisode mythique en lui adjoignant l'histoire d'un triangle amoureux prêt, par mimétisme et dans un élan de quête individuelle et collective, à s'emparer de l'outil vidéo pour rendre compte des réalités régionales. Le cinéaste tente bien une sorte d'hybridation ludique des formes (scènes réalistes, narration en hors champ, segments documentaires reconstitués, séquences oniriques), mais tout renvoie à un manque, à un passé référentiel domestiqué où les objets et les attitudes des personnages semblent figés dans une pure fonction de signifiants nostalgiques. Comme l'excellente Sophie Desmarais filmée en squaw ou en chandail marin pour évoquer, semble-t-il, Carole Laure ou Anna Karina. En fait, aucune véritable audace ne s'inscrit ici à l'écran malgré une trame musicale composite qui surprend, mais cultive les effets de séduction et semble là pour combler les carences d'un récit éclaté, insuffisamment investi, peinant à trouver sa cohérence interne. Cette absence d'audace pèse d'autant plus que l'époque évoquée entendait alors casser toutes les normes aussi bien politiques qu'esthétiques.

Plus problématique encore nous semble la tiédeur du film face aux enjeux godardiens qu'il recycle. Il suffit de revoir le documentaire de Julie Perron avec la véritable entrevue, sur le plateau de Radio Nord, du catalyseur de l'agitation révolutionnaire qu'était JLG pour prendre la mesure du malentendu. En reconstituant cette scène, Éric Morin la folklorise et la vide de sa charge dialectique. De la même façon, faute d'un regard qui permette à la vérité des sujets d'advenir, la fabrication des séquences vidéo de prise de parole qui réunissent les sans voix de ce monde (étudiants, bûcherons, femmes et mineurs) laisse perplexe, et ce, sans parler de la narration emphatique qui semble, au final, sanctifier le retour à l'ordre bien-pensant après le départ du perturbateur venu d'ailleurs. Bref, face à tous les enjeux que porte le film, le point de vue du cinéaste s'étiole, se perd, fasciné avant tout par des effets de surface rassurants. Reste le long plan final où l'on voit Marie quitter son Abitibi natale, laissant derrière elle son amoureux trompé (Alex Castonguay), clamant « La marche à l'amour » de Gaston Miron pour dire « sa vie en friche ». Avec son beau visage de « chevreuil qui fuit » sur lequel passe une foule d'émotions, Marie gagne soudain son statut d'héroïne dans l'arrachement à une terre métissée qui nous est, hélas, restée en grande partie étrangère.

Québec 2013. Scé. et ré. : Éric Morin. Ph. : Louis-Philippe Blain. Son : Yann Cleary. Mont. : Jonathan Tremblay, Éric Morin. Int. : Sophie Desmarais, Alexandre Castonguay, Martin Dubreuil, Jean-Philippe Goncalves. Narration : René-Daniel Dubois. 100 minutes. Dist. : Fun Films